

La fiancée du Mont-Ventoux

TOUR DE FRANCE La grimpeuse belge Justine Ghekiere revient aujourd’hui sur le «géant de Provence», au sommet duquel elle a demandé sa compagne en mariage. Une épisode heureux sur une montagne souvent tragique

PIERRE CARREY, TOURNON-SUR-RHÔNE

Le Ventoux est le témoin de cette histoire. Justine Ghekiere l’a gravi deux fois à vélo. La première, à 18 ans, par les trois versants, un pari – une folie. A l’époque, il n’est pas question que ce sport devienne son métier. La seconde, c’est cette année, pour s’agenouiller au sommet et demander sa compagne en mariage. Titrée meilleure grimpeuse sur le Tour d’Italie et le Tour de France en 2024, la native des Flandres a bien choisi l’endroit. Même si elle dirait que c’est l’inverse, que la montagne de Provence a élu les deux femmes et veillera sur elles. Pourquoi ce paysage de lune n’annoncerait-il pas une lune de miel?

D’une pierre calcaire deux coups

La troisième ascension aura lieu aujourd’hui, dans la sixième étape du Tour de France. «Jusqu’à présent, le Ventoux est ma montée préférée, mais j’espère pouvoir en dire toujours autant après l’arrivée!» Justine Ghekiere (AG Insurance-Soudal Quick-Step), 30 ans, 30e du classement général, à 19’40” du maillot jaune, la Bernoise Marlen Reusser (Team Movistar), éclate de rire. Elle a toujours promené ce visage incroyablement joyeux. Ses bonnes irradiations sont si profondes qu’elles rident le coin des yeux. Mais la grimpeuse redouble de bonne humeur depuis ce 13 juin 2026. Le visage du Ventoux a changé, lui aussi. Ce qu’a fait Justine sur cette colline ôte un

peu son masque tragique. Les roches désolées, les défaillances, les accidents, mortels parfois...

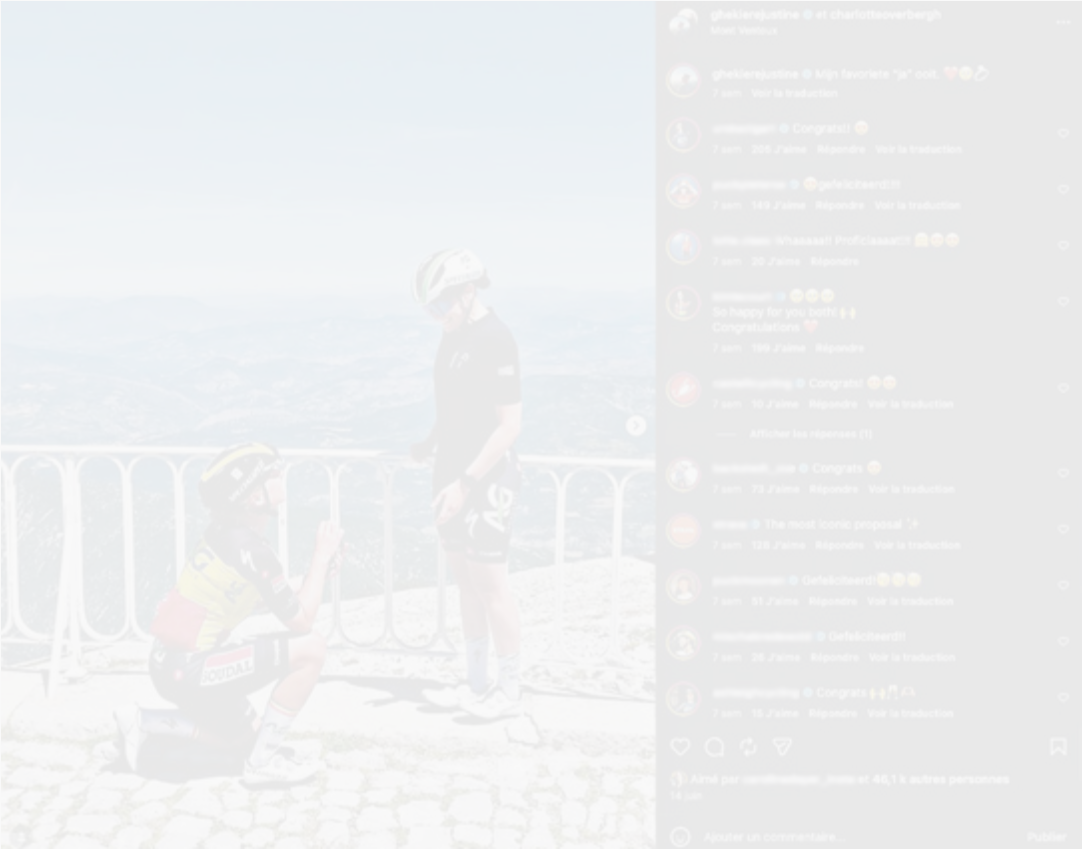
Voici un an qu’elle partage son existence avec Charlotte, et, pour célébrer l’anniversaire, le couple décide de grimper la colline magnétique. «Si tu me demandes en mariage au sommet, je dirai oui! Et je monterai à vélo!» lance Charlotte, plutôt coureuse à pied. Justine embarque une dizaine de proches pour cette expédition. La date s’instille entre le Tour de Suisse et le Tour d’Italie. Ce jour-là, l’air est une enclume à 36 °C. Charlotte attaque son escalade par le village de Sault, 25 kilomètres à 4,5% de pente douce. Justine franchit le cap par Bédoin, le plus âpre, le plus renommé, 15,7 kilomètres à 8,8%. «J’aime l’instant où la forêt s’ouvre à partir du chalet Reynard, raconte-t-elle. On sort des arbres et on entre véritablement

dans ce panorama lunaire. A l’entraînement, on est entourées de vélos. Au Ventoux, tu sens une *vibe* cycliste!»

Justine Ghekiere fait d’une pierre calcaire deux coups: une reconnaissance de l’étape du Tour, associée à sa coéquipière et amie Julie Van De Velde, et un moment d’intimité hors du temps et de toute contrainte.

L’amour du vélo met longtemps à s’apprendre

Une fois au panneau de fin, qui proclame les 1910 mètres d’altitude, la grimpeuse descend vers Sault et guide sa compagne à travers les dernières courbes. «Nous avons pris tout notre temps, pour savourer le moment», dit-elle. Il pleut une belle lumière du début d’été. Email phosphorescent, pas aveuglant. Une amie a transporté les bagues en voiture. Ce qui évite de fourrer les bijoux dans la



Capture d’écran de la publication de Justine Ghekiere annonçant ses fiançailles. (7 AOÛT 2026/INSTAGRAM)

poche du maillot, entre deux pâtes de fruit. Et voilà, elles se sont dit oui. Trois jours plus tard, Justine Ghekiere poste les photos de l’événement sur Instagram. «Mon téléphone a explosé, rit-elle. Nous avons reçu des centaines de messages sympas. Ça a été plus difficile à vivre pour ma compagne, elle n’est pas habituée à être exposée. Mais nous sommes contentes d’avoir fait connaître notre histoire.»

Aujourd’hui, les futures mariées retrouvent le Ventoux. Justine Ghekiere n’est pas certaine de pouvoir s’échapper du peloton. Tout dépendra des besoins de sa cheffe de file, la Mauricienne Kim Le Court, lauréate de l’étape d’hier en Ardèche. Quant à Charlotte, elle se tiendra sur la route, en supportrice. Elle en profitera pour rouler à vélo, sa nouvelle passion, qu’elle exerce après ses longues journées de chirurgienne-dentiste. Justine

n’est pas peu fière de l’avoir convertie. Elle sait que l’amour du vélo met plus de temps à s’apprendre que le vélo lui-même. Elle s’est véritablement jetée dans la discipline à 24 ans, pendant le covid, prof de sport désœuvrée, qui roulait sur *home trainer* et pulvérisait tous les records. Quand la plateforme connectée a enregistré 450 kilomètres de vélo statique en treize heures, le logiciel a cru à un bug. C’est ainsi que Justine Ghekiere est devenue cycliste professionnelle.

CLASSEMENT

Marlen Reusser face au mur de roche

Sur le papier, Marlen Reusser pourrait perdre son maillot jaune du Tour de France, aujourd’hui, dans la septième étape, au Mont-Ventoux. Simple question de physique. La Bernoise du Team Movistar, qui occupe la tête du classement général depuis son succès dans le contre-la-montre mardi, est en effet moins légère en montagne que ses rivales.

Avec un poids estimé de 65 à 70 kg, celle qui est aussi l’une des plus grandes du peloton, avec 1 m 80, part avec un handicap. La Néerlandaise Demi Vollering (FDJ-Suez),

deuxième au classement avec un retard de douze secondes, pèse autour de 57 kg. Pour sa part, la Polonaise Katarzyna Niewiadoma (Canyon-SRAM), troisième à 1’17”, affiche 49 kg. Or, un kilo «en trop» sur une ascension représente six secondes de pénalité par kilomètre.

Ce serait comme si Vollering se présentait avec un quart d’heure d’avance sur Reusser, au pied du Ventoux, qui s’étire sur 15,7 km à 8,8% de pente moyenne... «Mais le corps humain est tellement complexe, on découvre de plus en plus de choses»,

souligne la Bernoise, médecin de formation.

Tout n’est donc pas perdu, selon son manager général, Sebastián Unzué: «Depuis l’an passé, elle s’est améliorée dans les longues montées. Et, parmi ce type d’ascensions, le Ventoux est probablement celle qui lui convient le mieux.» Contrairement à Vollering, «pure grimpeuse», Reusser pourrait ainsi mener son effort au train sur les rampes du col, sans à-coups, en suivant son propre tableau de marche. Comme dans un contre-la-montre... ■ P CY

Erhard Loretan, l’amour en héritage

HOMMAGE Au Festival international du film alpin des Diablerets, la violoncelliste Sara Oswald donnait rendez-vous à un alpiniste disparu. Sous son archet, il quittait la légende pour retrouver une présence

VIRGINIE TROUSSIER

Dans une interview accordée à *The Alpine Journal*, Erhard Loretan confiait: «Je crois que nous étions jeunes, amoureux de l’escalade. Quand on est amoureux, on est prêt à tout; ce n’était pas un sacrifice.» L’amour guide tout; le reste n’est que folklore. Sara Oswald ne le contredirait sans doute pas. Elle a écrit une véritable déclaration d’amour à cet alpiniste qu’elle n’a pourtant jamais rencontré.

Aux Diablerets, l’ombre d’Erhard Loretan planait sur les sommets. Lui qui était venu raconter ses ascensions à plusieurs reprises, aux côtés de Benoît Aymon, directeur artistique du festival, revenait symboliquement sur cette scène vendredi soir. Avec *Loretan et moi*, un spectacle créé l’automne dernier, Sara Oswald ne porte pas une biographie au théâtre. Elle y fait naître un roman, où une vie, deux vies se recomposent au fil de sa musique, de sa voix et des silences.

Depuis des années, le Festival du film alpin des Diablerets rassemble un public fidèle, qui vient se laisser surprendre. On y célèbre une certaine idée de la mon-

tagne: la création, l’émerveillement, le goût de la résistance, comme un écho atemporel aux boucans du monde. A l’entrée du spectacle, durant l’attente, on pose quelques questions au public: Connaissez-vous Loretan? Et Sara Oswald? Beaucoup sont venus pour la violoncelliste. Le nom de Loretan parle encore aux montagnards, un peu moins aux autres. Légende du pays, car il est le premier Suisse et troisième homme de l’Histoire à avoir gravi les 14 sommets de plus de 8000 mètres, il semble appartenir à une mémoire qui s’efface.

Le vent de la liberté

Les jeunes générations se tournent vers les idoles du moment, vers ce qui nourrit aussi les réseaux sociaux, confient les festivaliers. Les GoPro ont remplacé les diapositives, les stories les récits d’expédition. Le temps passe, les héros changent. Que reste-t-il d’un homme quand les exploits s’estompent? Les records peuvent-ils être. Les sommets, vaguement. Des carnets surtout. Des films. Et une femme, quinze ans après sa mort, qui décide de continuer à dialoguer avec lui.

Sur le papier, rien ne semblait rapprocher ces deux univers. Certes, Sara Oswald et Erhard Loretan viennent du même canton et partagent le même attachement aux Gastlosen, ces crêtes aux allures de dos de dinosaures, selon la musicienne. Mais, disons-le d’emblée: c’est une divine surprise. Sara Oswald

s’empare de toute la gamme de ses sentiments tourbillonnants et propose une déclaration habitée, classieuse, authentique. Une amie lui avait soufflé que ce qui les liait relevait de l’indicible. Alors, Sara Oswald a commencé par lui écrire de la musique. Avec solennité et tendresse, elle chante son poète des cimes.

Aux Diablerets, ce n’était plus l’ombre de Loretan qui planait, mais sa présence

Entre eux, ensuite, s’invente un dialogue d’une grande délicatesse, où deux êtres qui ne se sont jamais vus semblent pourtant se répondre. Tout tient dans un dispositif d’une grande sobriété: une lumière, un violoncelle, une cafetière Bialetti et des images de montagne appartenant à Loretan, issues de VHS et sur super-8, très esthétiques, projetées dans le fond. Dans ce cadre, la voix et la musique de Sara Oswald font tout: deux êtres, «francs fous» de montagne, envahissent l’espace. L’évidence s’impose: ces deux-là s’entendent au-delà des apparences. Sara Oswald recherche l’épure, la sonorité juste. Erhard Loretan poursuivait le même idéal. Il a marqué l’histoire de l’alpinisme en imposant un style radical: évoluer vite,

léger, avec le minimum de moyens, sur les plus hauts sommets de la planète. Sur scène, ces deux artistes trouvent leur plus beau terrain d’entente. Appelons ça le vent de la liberté.

Les angles morts de l’admiration

Il est aussi question de tout ce qui compose une existence. Elle s’interroge: a-t-il été heureux? Lui qui évoquait les quelques minutes du sommet très intenses, «de bonheur total», «une drogue». Mais qui parfois, dans le froid, se demandait tout bonnement ce qu’il faisait là. Qu’a-t-il trouvé là-haut, dans cette quête d’absolu sur les géants himalayens? Il croquait les 8000 comme des cacahuètes. Aimait-il vraiment la solitude? Celle que connaissent les montagnards face à la pierre, au silence et à l’immuable. Que pensait-il de la place des femmes en montagne? Nicole Niquille, son grand amour, qu’il emmenait partout en montagne, est devenue la première femme guide suisse et «cela n’a pas été facile pour lui». Sara Oswald cherche à comprendre ce qu’il a ressenti quand il a tué, en le secouant, son bébé de 7 mois, le plus grand drame de sa vie, «un poids» éternel pour cet homme léger et libre.

«L’amour, c’est vivre dans l’imagination de quelqu’un», écrivait Antonioni. Sara Oswald semble avoir fait sienne cette phrase. Elle sait aussi qu’on embellit les disparus et refuse cette tentation. Elle n’ignore pas non plus les angles morts de

cette admiration. Elle sait qu’elle s’éprend d’un être issu d’une génération où les héros étaient toujours des hommes. Pourquoi, dès lors, contribuer à faire perdurer cette fascination? Que dit-elle d’elle-même, malgré sa conscience de ce déséquilibre? La réponse tient peut-être dans une pirouette, comme celles qu’affectionnait Loretan.

A force de le regarder, d’écouter sa voix, de lire ses carnets et de recueillir les souvenirs de ceux qui l’ont connu, Sara Oswald s’est approchée de son énigme. Plus on prête attention à un être, plus il ouvre en nous des ramifications insoupçonnées. L’inapprochable demeure, mais il cesse d’être un obstacle: il devient un espace de création. On voudrait saisir l’insaisissable, d’un mouvement d’archet comme d’un trait de plume, mais la violoncelliste le sait, l’amour gagne à rester mystérieux, à être traversé à tâtons, tapissé de rêves. On ressort de ce spectacle ébloui, longtemps ailleurs, avec le sentiment d’avoir côtoyé une existence de montagnard plus exceptionnelle que les autres, mais profondément humaine. Aux Diablerets, ce n’était plus l’ombre de Loretan qui planait, mais sa présence. Preuve que la poésie est essentielle dans les histoires que nous nous racontons: elle est un éclair qui dure, transformant les souvenirs en rencontres. ■

«**Loretan et moi**» sera présenté le 6 août à la cabane de Susanfe, le 7 août à la chapelle de La Fouly et le 8 août aux Transats Sonores de Thyon 2000.